

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nora 28-07)



M. HENRY KRAUSS

dans

LE FILS DE M. LEDOUX

d'après la nouvelle de M. Pierre WOLFF

PATHÉ

ooooo

S. C. A. G. L.



LE "FILM D'ART"

*n'a pas cessé, pendant la guerre, la production des Succès
qui lui ont valu sa réputation.*

Les Flambeaux

Alsace

Les Dames de Croix-Mort

Mater Dolorosa

La Flambée

Chantecoq

La Fille du Boche

L'Ame de Pierre

La Dixième Symphonie

Barbe-Rousse

Monte-Cristo

Ramuntcho

etc. etc.

ACTUELLEMENT

LE "FILM D'ART"

prépare de prochains Succès



Les derniers Succès de l'A. G. C.



HORS LA LOI

Drame du Far West

en 5 Parties

AVEC

Miss RUTH CLIFFORD

ET

MUNROE SALISBURY

HISTOIRE D'UN ONCLE D'UNE NIÈCE ET D'UN SABOT

Conte Angevin recueilli par MM. de BUYSIEULX et DUQUESNE

Mise en scène de Pierre BRESSOL

interprété par

DUQUESNE,

PIERRE BRESSOL

et Mlle Jeanne AMBROISE

AGENCE GÉNÉRALE
CINÉMATOGRAPHIQUE





Paramount Pictures
Exclusivité Gaumont



L'Ile du Salut

Comédie dramatique en 4 parties
avec le célèbre artiste

DOUGLAS FAIRBANKS

ÉDITION DU 11 AVRIL

Longueur : 1.330 m. environ

o o 3 affiches en couleurs o o

o o Nombreuses photos o o

Comptoir Ciné-Location

Gaumont

et ses Agences régionales

6^e Année — N^{lle} Série N° 156

Le Numéro : 0 fr. 75 (Etranger, 1 fr.)

9 Mars 1919

le film

Rédaction et Administration:
**26, Rue du Delta
PARIS**

**1457, Broadway
NEW-YORK**

ABONNEMENTS
FRANCE
Un an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.
ETRANGER
Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

Pour sauver le Film Français

Ce qu'il faut connaître de l'Amérique pour y faire pénétrer nos films

Comment l'Américain s'y prend-il pour obtenir dans l'action cet effet de vitesse et de précision qui fait la qualité de son film? Son action est divisée en deux ou trois drames qui marchent parallèlement jusqu'au dénouement; ces parties d'action vont s'intercaler entre elles de la façon suivante: chacune d'elles sera coupée et remplacée par l'autre, au moment où l'intérêt jusqu'ici croissant risque de décroître, et ainsi de suite; le même principe se retrouve dans l'agencement intérieur de ces drames et de chaque scène. Et il y a là une grande loi du cinéma que je regrette de n'avoir pas le temps d'étudier à fond ici, et qui peut se résumer ainsi: « Le cinéma est un art d'évocation; la vision qui évoque une idée doit être assez précise pour fixer nos sensations; elle doit disparaître assez tôt pour être regrettée! » Les Américains se plaisent à réveiller notre attention ou à accentuer notre plaisir par de brusques contrastes ou de délicates visions dans les moments les plus durs; il y a encore d'autres effets

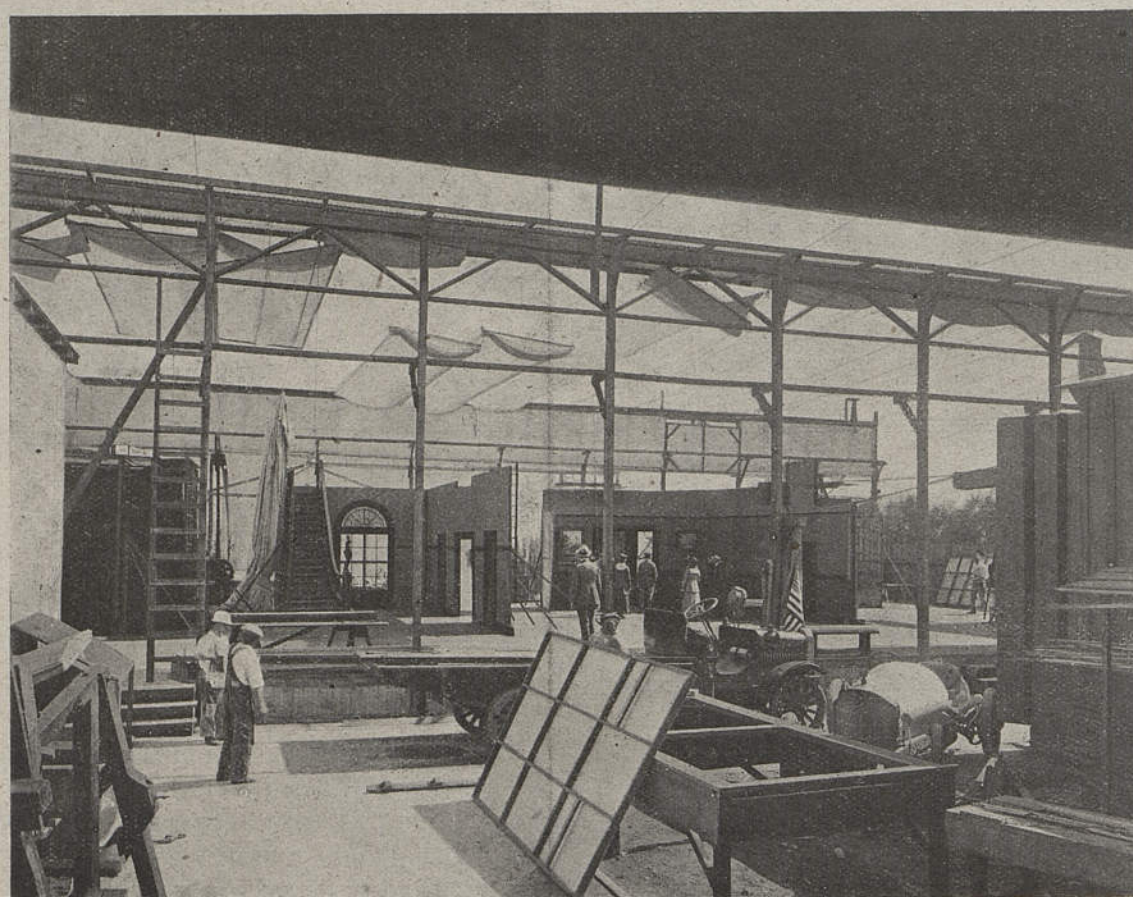
d'harmonie qu'ils utilisent plus rarement parce qu'ils sont plus difficiles à réaliser et où, peut-être, le cinéma français peut retrouver une enviable supériorité. Mais qu'il commence par être sûr de sa technique et maître de ses outils; je n'ai pas ici à donner de conseils d'imitation plate et je saurai, au contraire, toujours gré à un artiste de conserver une personnalité française. mais, pour les nécessités commerciales les plus urgentes, je ne saurais trop leur recommander de concentrer dans leur exposition toutes les indications qu'ils pensent avoir à donner, quitte à tourner pour l'Amérique spécialement deux à trois cents mètres supplémentaires qui ne seront pas inutiles pour atteindre un métrage commercial et compenser d'autres coupures. Qu'ils prennent garde de préciser à l'avance, quitte à couper ces précisions en France, le caractère de leurs personnages et qu'ils mettent un soin extrême à préparer et à justifier dès le début toutes modifications possibles dans leur psychologie, qu'ils extériorisent toujours ces modi-

fications et leurs mobiles; enfin, et ceci est une concession indispensable, qu'ils n'oublient pas, ce que j'ai indiqué plus haut, à quel point les Américains classent et typifient leurs artistes, et qu'il est *impossible* de faire jouer à un acteur destiné à être « star » un rôle trop en dehors de son emploi et d'une psychologie différente de celle de ses autres rôles.

Je précise bien que les Américains ne nous demandent pas de les imiter ou de les copier; ils demandent simplement à prendre du plaisir à nos films, et c'est pourquoi je crois donner des indica-

et à qui la première place est due tout d'abord, celle des interprètes. Des raisons purement commerciales nous obligent à changer complètement notre système pour adopter la mode américaine des stars; les stars seront choisies simplement parmi ceux qui se signaleront et les principes pour leur recrutement sont les mêmes que pour l'engagement d'un figurant; tout d'abord, je l'ai déjà dit, il faut procéder à une élimination physique rigoureuse, complétée à un second degré par des essais sérieux. Il est stupide de se mettre à tourner avec des artistes que l'on n'a pas

HOLLIWOOD



Le studio des « Luns hire Comedies » à la Fox Films

tions suffisantes en les décrivant, il importe de ne pas les froisser dans leurs goûts; car ils sont plus exclusifs qu'aucun autre peuple, et de connaître leur mentalité pour savoir la langue qu'ils comprennent.

D'après ce qu'on vient de lire, on voit que les solutions résident dans une meilleure distribution du travail et dans l'observation de certaines règles et de certaines prohibitions assez faciles à retenir. La grosse question est, à mon avis, après la formation d'une race nouvelle de directeurs et d'opérateurs et la réadaptation de ceux qui reviennent de la guerre

cinématographiés à l'avance sous divers éclairages et maquillés.

Les artistes de cinéma ne peuvent en même temps faire du théâtre; l'artiste qui tourne est à la disposition du directeur du matin au soir et s'il le faut, la nuit; il doit considérer le ciné comme un métier suffisant ou ne pas en faire. Il est inadmissible que l'on continue en France à tourner si tard pour finir de si bonne heure, et que certains artistes se permettent d'immobiliser tous leurs camarades parce qu'ils cherchent à faire plusieurs métiers en même temps. Bien entendu, ils doivent être payés en conséquence. Je

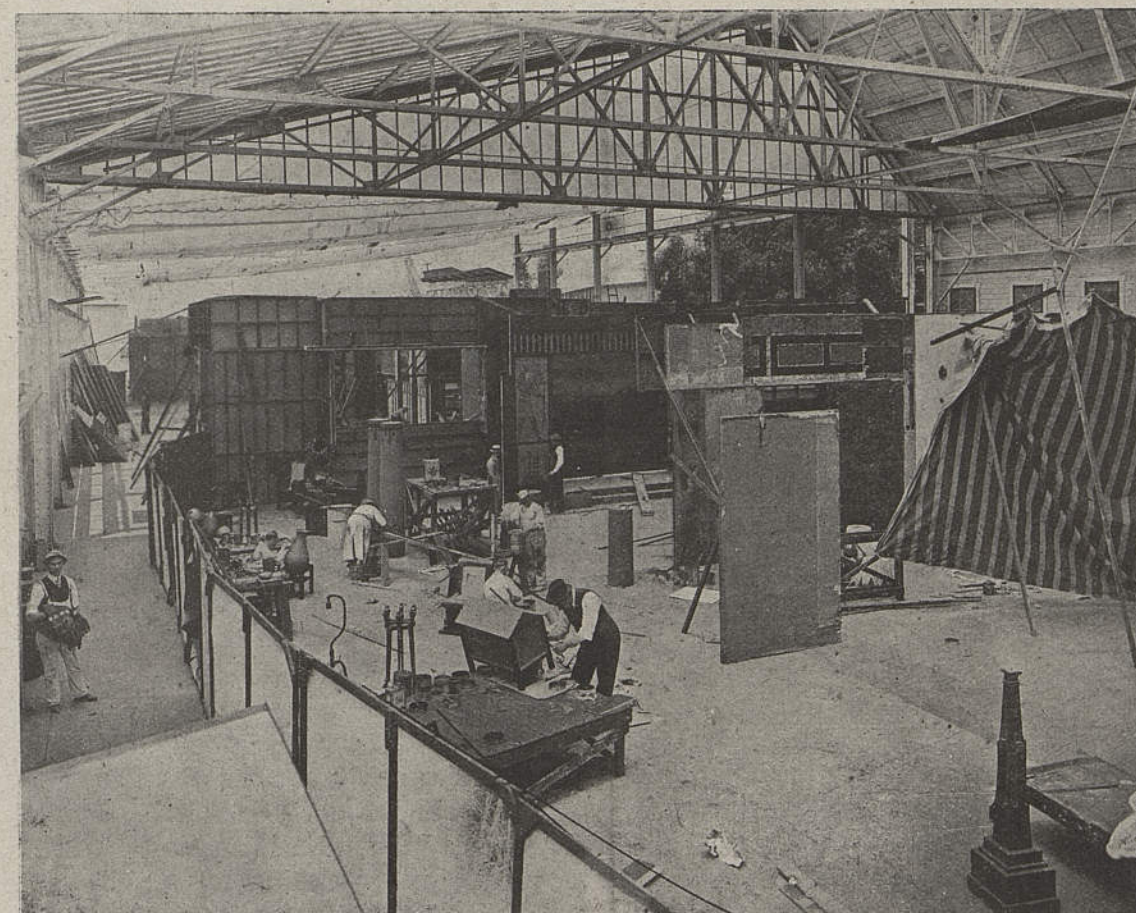
crois qu'outre les stars qui appartiennent obligatoirement à une compagnie, les compagnie auront intérêt à former des troupes fidèles et au besoin à s'entendre pour créer à Nice un véritable Los Angeles français, qui attirerait suffisamment d'artistes pour constituer un choix varié d'interprètes, loin du théâtre et de ses attrait.

Un mot de certaines nécessités physiques auxquelles on ne saurait trop prendre garde. Le jeune premier doit être un homme; cette indication suffit,

sidérer l'énumération de ces données comme une suite de conseils, il convient de les connaître pour savoir s'il y a lieu de les modifier, les détruire par de nombreuses et précises pré-indications.

Les Américains reprochent à nos acteurs de jouer avec les mains et avec la respiration. Bomber la poitrine et soupirer en se prenant la tête dans les mains, parler en gesticulant, expliquer les gens ou les événements par des gestes, restes de la pantomime, sont, pour eux, choses singulièrement comiques. Bien entendu, voir un homme pleurer ou se mettre à

HOLLIWOOD



Le grand studio des drames à la Fox Films

je crois, pour décider de l'élimination absolue des asexués qui encombrant la scène et l'écran.

La barbe déplaît aux Américains, en tant qu'elle supprime l'expression. C'est pourquoi ils l'admettent chez les figurants on dans un rôle épisodique; du reste, elle est chez eux excessivement rare. Le monocle est le signe du snobisme ridicule; la moustache est généralement le privilège du « villain » ou du dédaigné.

La femme fatale qu'ils appellent « vampire », est brune, étrange et décolletée. L'ingénue est blonde et a les petites bouclettes de Mary Pickford. Sans con-

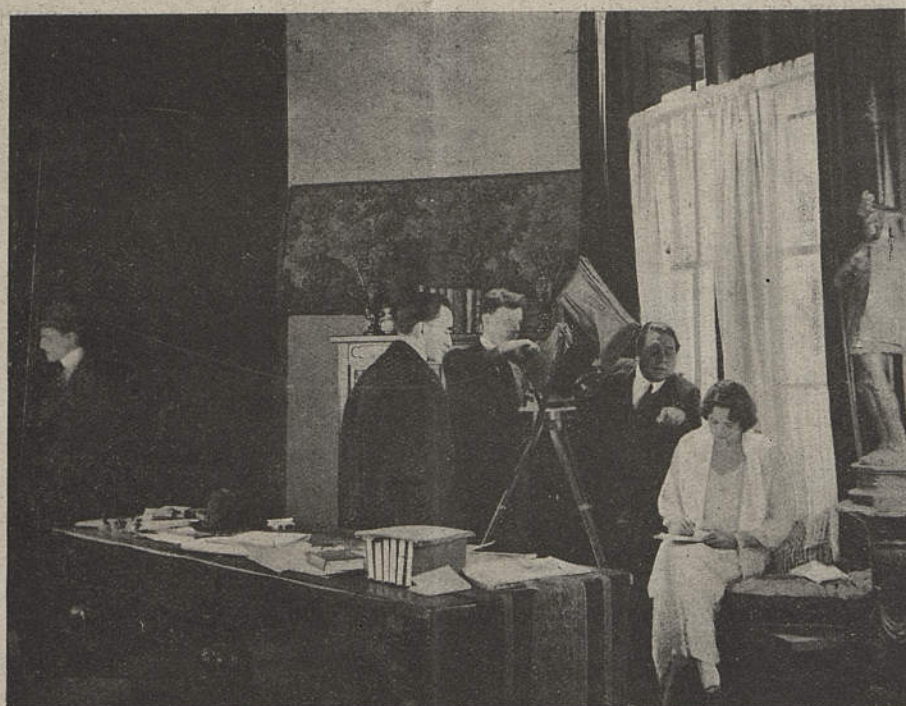
genoux est incroyable ou amusant; exécuter un geste directement inutile à l'action est une habitude peu claire et peu compréhensible. Le duel, le suicide ou le meurtre par amour sont des folies immorales ou pernicieuses. J'ai vu dans un film américain un homme qui se tuait par amour; pour rendre la chose possible, on en avait fait un anglais, on lui avait donné de la moustache et un monocle et la scène soulevait un éclat de rire général. Si nous avons par exemple, en France, un homme du monde désireux de se venger d'un autre, il soufflètera son adversaire du bout de son gant. En Amérique, il ira droit à lui,

enlèvera son veston et le descendra d'un bon direct à la mâchoire. Son honneur est tout aussi satisfait et sa colère bien mieux calmée. J'ai comme une vague idée que cela plaira encore mieux ainsi au public français lui-même.

Il me semble que toutes les indications que j'ai tâché de résumer plus haut, doivent également suf-

lons pas nous couvrir de ridicule, ne voir dans nos films que de très jolies femmes merveilleusement habillées. Il faut absolument faire appel à nos grands couturiers et habiller toute l'interprétation, depuis la vedette jusqu'à la dernière figurante, avec le plus grand luxe et à la mode tout à fait dernière. Ceci dans l'intérêt de la couture parisienne autant que dans le nôtre propre. C'est une nécessité absolue et

NEW-YORK



Léonce Perret mettant en scène Dolorès Cassinelli (appareil de prise de vues Pathé Frères, opérateur français, metteur en scène français, artiste italienne).

fire à éclairer l'acteur sur ce qu'on attend de son jeu et de sa mimique. Une notation à la fois; bien définie; impossibilité d'en donner de compliquées sans en détacher les éléments ou d'en donner une succession sans interruption, rappel ou contraste.

Quant au choix des vedettes parisiennes, c'est un pur enfantillage; les Américains les ignorent totalement, hommes ou femmes; pour ce qui est particulièrement des femmes, ils doivent si nous ne vou-

il vaut mieux renoncer à toute idée de vente en Amérique, si on n'élimine pas immédiatement du cinéma tout ce qui n'est pas *remarquablement* joli et élégant, depuis la vedette jusqu'au plus petit rôle, jusqu'à la plus fugitive apparition. En général, même remarque pour les hommes, pour les autos, pour les maisons, pour les décors, pour les meubles, pour tous les accessoires.

(A suivre) HENRI DIAMANT-BERGER.

La Firme Gaumont à Strasbourg

Le grand établissement strasbourgeois « l'Eldorado », 101, Grande-Rue, est, depuis le 1^{er} mars, devenu « l'Eldorado-Cinéma-Gaumont ».

Tous les grands programmes de la célèbre firme française vont donc pouvoir être régulièrement présentés à Strasbourg et dans les meilleures conditions.

Le Comptoir Ciné-Location-Gaumont a, de son côté, pris possession des locaux de commerce situés dans l'immeuble

de l'Eldorado et est à même, dès à présent, de répondre à toutes demandes de fournitures de films, affiches, appareils, etc... pour toute la région d'Alsace-Lorraine.

La Société des Etablissements Gaumont a confié la direction de cette nouvelle agence à M. Albert Verez, récemment libéré et qui gérât, en 1914, l'agence Gaumont de Toulouse. Elle a tenu, d'autre part, à s'attacher l'utile collaboration de MM. Weil et Heisserer, directeurs-fondateurs de l'Eldorado.

WILLIAM HART

le célèbre artiste américain

dans

La Rédemption de Rio-Jim

Drame du Far-West
en 2 parties



En location à partir
du 4 avril

à

L'AGENCE GÉNÉRALE
CINÉMATOGRAPHIQUE

et dans ses Succursales



SEVERIN-MARS

DESJARDINS

LA PETITE
GUYS

Mme MANCINI



MARISE DAUVRAY

R. JOUBÉ

TRÈS
PROCHAINEMENT

PATHÉ

ÉDITE

J'accuse...

Tragédie cinématographique de

M. Abel GANCE

LE TRIOMPHE

DE L'ART FRANÇAIS



SEVERIN-MARS

IMMENSE
SUCCÈS



OPÉRATEURS :

MM. BUREL
BUJARD
FORSTER

PUBLICITÉ

10 Affiches 80 x 120
3 pochettes de
8 photos bromure



J'ACCUSE

La Propriété Littéraire

Nos revendications à la Conférence de la Paix

La Société des Nations existe depuis 1886 au point de vue de la propriété littéraire consacrée par la Convention de Berne. M. Clemenceau y a fait adhérer l'Argentine. Mais les Etats-Unis d'Amérique et quelques petits pays ont jusqu'ici refusé de garantir chez eux les droits de nos auteurs. De ce fait, des millions échappent chaque année aux auteurs français et à leurs héritiers. M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, a fait une démarche officielle auprès du président Wilson pour obtenir son adhésion à un principe inattaquable. Sans rien promettre, M. Wilson ne s'y est pas montré défavorable.

La question prend une ampleur nouvelle au point de vue cinématographique. La plupart des œuvres françaises les plus illustres n'étant pas copyrightées ne peuvent être exploitées par nos éditeurs qui ne jouissent pas de la sécurité nécessaire pour les vendre en Amérique. Cependant les maisons américaines profitent sans vergogne de notre énorme répertoire. Pour ne citer que des exemples récents, on a exploité en Amérique avec un succès énorme *Les Misérables*, de Victor Hugo; *Sapho*, de Daudet; *Carmen*, de Mérimée, sans que les héritiers français touchassent un centime de ce fait. *Cyrano de Bergerac*, une partie des œuvres de Brieux, les œuvres de Pierre Loti ne sont pas copyrightées, et cela interdit toute négociation importante mondiale. Même s'il n'est pas possible d'obtenir la consécration des droits déjà existants, l'avenir est à ménager.

Il est impossible d'exiger des auteurs français qu'ils déposent leurs œuvres à Washington pour être considérés comme légitimes possesseurs de ce qui est leur propriété imprescriptible. Dans le système actuel, un plagiaire adroit peut les devancer. Le cas s'est produit cent fois, et la loi du copyright consacre intégralement et sans recours possible ce vol.

Cela crée des situations bizarres et inextricables. L'Amérique, du reste, au point de vue cinématographique n'a aucun intérêt à ce détournement, car les films qu'elle réalise malgré les auteurs sont interdits dans les pays signataires de la convention de Berne et elle ne peut, par conséquent, pas les exporter. Mais, comme le marché américain est d'une importance à nulle autre comparable pour les beaux films, il est impossible aux éditeurs français de risquer la

réalisation de grands efforts sur un grand nombre de sujets non protégés, si le marché américain est déjà exploité. Les films sont un facteur d'échanges internationaux intéressants au point de vue de la compensation morale.

Il est déplorable que la plus grande partie des chefs-d'œuvre français soit rendue inexploitable au cinéma, improductive au théâtre et en librairie. Le chiffre des droits d'auteur français au théâtre seulement, est annuellement de cinq cents mille francs. Il dépasserait deux millions si l'Amérique adhérait aux conventions internationales de Berne. Pour les droits d'édition livresque et cinématographique, c'est encore de quelques millions annuels qu'il s'agirait. La loi du copyright a été faite pour empêcher les éditeurs anglais de vendre aux Etats-Unis des livres imprimés en Angleterre. C'est la grande raison pour laquelle les Américains y tiennent. Un droit de douane remplira le même but et ne lésera plus les intérêts français en même temps que des principes sacrés.

D'autres pays se trouvent dans ce cas. Il semble logique que l'adhésion à la Convention de Berne, au besoin améliorée, soit inscrite parmi les conditions de la paix pour les pays ennemis, parmi les obligations des membres de la Ligue des Nations pour les Alliés.

Il serait même particulièrement utile à la France de prolonger de beaucoup le délai de cinquante ans en assurant à l'Etat les revenus à dater de leur expiration, ce qui donnerait au pays d'importantes ressources tirées de son patrimoine moral.

La protection des auteurs n'a en effet jamais été un obstacle à la diffusion populaire de leurs œuvres, la différence créée par la suppression de ces droits à leur expiration créant simplement un bénéfice supplémentaire à leur éditeur. Racine serait tout autant joué et imprimé si l'Etat percevait les rémunérations perdues.

En tout cas, il y a urgence pour le répertoire moderne, et le gouvernement français ne saurait se désintéresser d'une revendication aussi importante et relativement aisée à satisfaire si elle était énergiquement présentée par la Société des Gens de Lettres, des Auteurs, des Compositeurs, des Editeurs de musique, et par la Chambre Syndicale Française de la Cinématographie.

H. D.-B.

BRINS DE FILMS

A nos lecteurs

Nous recevons tous les jours de nombreuses lettres nous demandant des renseignements variés sur tout ce qui touche au cinématographe et aux spectacles en général. Devant l'impossibilité de répondre directement à tous nos correspondants, nous avons décidé d'ouvrir dans ce but une rubrique dans nos colonnes. Il ne sera donc, dorénavant, plus répondu par poste. Nos correspondants devront toujours indiquer en même temps que leur nom et leur adresse (car il ne sera tenu aucun compte des lettres anonymes), les initiales sous lesquelles devra paraître notre réponse.

* *

C'était sûr

Comme nous le disions, personne n'est satisfait des présentations. C'est l'« Union » qui accroche le grelot et proteste contre le fait que MM. Aubert et Harry iront ailleurs et garderont le jour et l'heure. Ainsi le local syndical sera vide et son loyer impayé.

Supprimez donc les présentations. Vous rendrez service à tout le monde.

* *

La fermeture

On parle de retarder la fermeture des cafés. La mesure offre un grave danger qui l'a fait reculer jusqu'ici, et qui est de développer l'ivrognerie. Mais il n'y aurait aucun inconvénient à retarder la fermeture des théâtres et cinémas, ce qui permettrait enfin de donner des œuvres d'une certaine importance sans commencer le spectacle à des heures ridicules.

* *

Censure

Quatre-vingt-treize est-il enfin autorisé par la Censure? Cette inexplicable interdiction de l'œuvre filmée, d'après Victor Hugo, va-t-elle se prolonger encore. Et *Le Roman d'un Spahi*, de Loti, et tant d'autres films pour qui la guerre fournissait un prétexte vague, vont-ils voir le jour. On s'étonne de ne pas voir de films français. Combien la Censure en retient-elle encore?

* *

Recensure

La Censure plaisante. Ayant autorisé le film *Le Kaiser, la brute de Berlin*, elle interdit son titre et

coupe d'autorité les mots : « la brute de Berlin »... Sommes-nous revenus au temps où M. Laurent, de prud'hommeque mémoire, interdisait d'être désagréable à S. M. l'Empereur d'Allemagne et à S. I. le kronprinz, sous prétexte d'entente entre les gouvernements pour ménager leurs chefs réciproques?

* *

Lettre de Londres

La Crucifixion d'une Ame, la dernière création de la Broadwest Films présentée la semaine passée est une adaptation du fameux roman de Newman Flower intitulé « Crucifixion », et les auteurs de ce beau film méritent de sincères félicitations.

L'histoire est traitée avec délicatesse, la photographie, l'interprétation et la mise en scène ne laissent pas à désirer. Incontestablement, c'est ce que la Compagnie Broadwest a produit de mieux jusqu'à ce jour. Violet Hopson interprète le rôle de Guilda Lois l'actrice.

Dans ce rôle extrêmement difficile, nous la voyons d'abord comme une femme volage qui ne vit que pour les applaudissements du public et l'hommage des hommes, puis comme une femme qui consacre sa vie à l'homme qu'elle aime.

* *

Le roi George a fait représenter à Sandringham, le film tourné ces derniers temps au concours militaire de boxe. Le roi, la reine, et plusieurs membres de la famille royale ont assisté au spectacle, qui a eu lieu dans la salle de bal de la demeure royale, transformée pour l'occasion en cinéma.

* *

The Devil's Playground (le Lieu de Récréation du diable), présenté par Lionel Phillips, est un film qui est certain de susciter des polémiques concernant un passe temps qui, de tout temps, a été considéré comme innocent et fournissant un exercice agréable et sain. Ce film est une dénonciation des pièges cachés qui guettent ceux qui se livrent à la danse dans les lieux publics.

Cette pellicule est un avertissement salutaire des conséquences qui peuvent advenir lorsque les exercices chorégraphiques sont pratiqués d'une façon qui frise l'inconvenance.

LESTERLIN.

En attendant l'Ecran

Casanova, par M. Maurice Rostand.

Le théâtre des Bouffes-Parisiens a représenté le Casanova de M. Maurice Rostand. Pour une fois, la critique n'a pas été unanimement élogieuse. Mais la critique ne dure qu'un jour — le jour de la parution du feuilleton dramatique. La réclame, habilement organisée, répare aussitôt le dommage causé et le public rassuré reprend moutonnement le chemin du théâtre, ne pouvant pas comprendre comment les journaux qui éreintent la pièce à la troisième page, déclarent à la quatrième que le Casanova de M. Maurice Rostand est sans contredit un des spectacles les plus attrayants, « gracieux et élégants » qu'aient jamais pu offrir aux spectateurs un jeune auteur de race et trois habiles directeurs trustmen.

L'intrigue de Casanova, du moins en son début, ne s'éloigne guère de l'habituelle intrigue des vaudevilles représentés sur des scènes de troisième ou de quatrième ordre. Il est vrai qu'elle est gracieusement et élégamment agrémentée de vers et tirades dont on ne peut dire autre chose, sinon qu'ils sont gracieux et élégants, à moins que, déformant le mot de Beaumarchais, on ne dise qu'il vaut mieux mettre en vers tout ce qui ne vaut pas la peine d'être exprimé en prose. Rien ne marque plus aisément le manque absolu de pensée comme une brillante tirade, et le feu d'artifice des rimes est lui-même un excellent moyen d'éberluer les badauds. Il fallait, en effet, toute la délicatesse d'expression d'un poète pour traiter légèrement le sujet scabreux de cette pièce.

Le jeune Casanova doit se marier. Mais au matin de ses nocées, il n'arrive pas à se lever. Comment se résoudre, en effet, à faire de celle que l'on aime sa femme tout simplement. Il faudrait du romanesque à ce jeune homme. Pour ce, il enlève sa fiancée, la douce Elvire, et vogue la gondole, en route pour Venise! Venise, naturellement. O Musset, ô Georges Sand, ô tous les romans-feuilletons de nos grand-mères!... Mais le jeune Casanova, quoique jeune, a un passé et comme par hasard toutes les héroïnes qui hantèrent ce passé se sont données rendez-vous à Venise, précisément dans l'hôtellerie où est descendu le couple d'amoureux. Quelle chose charmante! Toutes les chambres sont occupées par des femmes qu'a aimées Casanova, et comme les souvenirs sont des chambres sans serrures, nul doute que nous n'assistions à quelque salmigondis nocturne. En effet. La nuit n'est pas encore descendue sur la lagune, que Casanova a la tête farcie de rendez-vous donnés, acceptés, promis! Que de soucis pour une tête aussi charmante! Ah! comme il est vrai de dire que la vie, parfois, est bien dure à vivre!... Quoique amoureux d'Elvire, Casanova se laisse tenter. Heureusement que le fidèle Balsamo, un ami de la première heure, patron de l'hôtellerie qui, vraiment, ne me semble guère recommandable, veille sur les déportements érotiques du héros. Quatre fois donc, Casanova, avec une pétulance et un cran admirables, monte à l'assaut de vertus mal gardées. Infatigable, quatre fois, le voilà enfonceur de portes

ouvertes. C'est la nuit. Le héros lutte dans l'invisible. Est-il besoin de dire que, grâce à la vigilance du fidèle Balsamo, tenancier de l'hôtel, Casanova n'étreint jamais que la seule et même, quatre fois même Elvire!... Dans toute la littérature dramatique française et étrangère, je ne connais de situation plus piquante qui puisse rivaliser avec celle-là, sinon celle contenue dans un vieux vaudeville militaire que je vis représenter autrefois à Ba-Ta-Clan, quand j'étais potache, et où une vieille demoiselle qui n'avait jamais encore eu l'occasion d'approfondir les mystères de l'amour, recevait nuitamment la visite de toute une escouade, conduite, mal conduite par un caporal coupable d'interpréter à faux un ordre de corvée du capitaine.

On conçoit qu'après une telle randonnée, l'infortuné Casanova soit las des conquêtes faciles. Il réclame le piment de la résistance. Il le cherche. Il le trouve. Voici sur son chemin la reine de Bohême! Encore une femme! Pas tout à fait! Elle est travestie en cavalier!... Entre la Bohême et Venise éclate une guerre. Mais c'est une guerre charmante, une guerre pour pièce de M. Maurice Rostand, une guerre de dentelles et de combinaisons. Car la reine de Bohême vient sous la tente de Casanova... et l'on signe la paix, ôh!... combien désastreuse! en échange d'un perroquet qui sait parler, destiné à rappeler de temps en temps au roi de Bohême qu'il ne porte pas seulement, comme parure, une couronne sur son front... Quels temps charmants que ceux où l'on se contentait d'échanger des perroquets entre vainqueurs et vaincus!... Nul n'était besoin de société de nations, de conférences, de préliminaires, de diplomates... Il y a pourtant un blessé dans cette guerre : c'est Elvire! Oui, Elvire a reçu un coup de fusil! Heureusement, la blessure est bénigne. Est-ce la vue du sang? Casanova éprouve un grand amour pour Elvire. Il l'aime, il l'épouse, il en fera sa femme.... Et voilà!...

Quel élégant et quel gracieux spectacle, n'est-ce pas? Quel joli fleuron M. Maurice Rostand vient d'ajouter à la renommée des lettres françaises! Joicrisse à Patmos!

Les héros d'Edmond Rostand avaient du panache. Ceux de son fils, aussi. Mais ils le placent autre part. Quand on songe au fier poète disparu, trop tôt disparu, il est triste de songer à cette décadence filiale. On dit : tel père, tel fils et pour se donner de l'orgueil, le fils ajoute : où le père a passé passera bien l'enfant! Oui, il passera... Il passera même plus vite qu'il ne le croit lui-même. N'a-t-il pas déjà passé?

Autrefois, dans les familles nobles, les héritiers d'un nom illustre, s'efforçaient par leur vie d'en rester dignes. Aujourd'hui, l'âge est plus pratique. Un nom illustre, c'est une marque de fabrique. On l'utilise. Et mettant à profit la renommée du mort sur son tombeau à peine scellé, on écoule des produits frelatés... On va à Casanova.

Plaise aux Dieux que M. Maurice Rostand ne songe jamais à écrire des scénarios de cinéma. Qu'il reste aux Bouffes. Il y est bien à sa place.

Pierre BERCH.



EN ALSACE

Le Ciné Allemand pendant la Guerre



Dans Strasbourg sous la neige, baignée d'une brume douce qui s'irise autour de midi, les colonnes couvertes d'affiches mettent des notes vives. On y lit l'annonce d'une quantité extraordinaire de spectacles, de conférences, de bals; on y lit enfin le programme des nombreux cinés, car ici, les cinés ont une belle foule, une belle foule que les Allemands ont bourrée de lourde nourriture et qui réclame de nous les choses qu'elle aime.

Il paraît bien intéressant de savoir ce que les Allemands ont fait pendant la guerre de l'art cinématographique, au moment où en France on essaie de se ressaisir, de sortir d'une trop longue torpeur et de s'évader des vieilles méthodes. L'histoire du ciné pendant ces quatre années est bien amusante et bien terrible. Amusante, car on y voit l'erreur de cerveaux fermés à l'idéal, au perfectionnement d'un art puissamment évocateur et encore prodigieusement inexploité; terrible, aussi parce qu'on se rend compte de cette force, mise au service de fins déterminées, de cette puissance d'organisation commerciale, de ce succès prévu et atteint à coups de volonté et de méthode.

En 1914, l'art cinématographique était l'objet d'un commerce libre dans toute l'Allemagne. Je veux dire que chaque fabricant se débrouillait comme il l'entendait. Mais il n'existait en face les uns des autres que quelques grandes maisons de films : l'Union, la Nordische Films de Copenhague, Bioskop, Messier et Biograph.

On croyait à une guerre de courte durée. On vivait dans l'enthousiasme du départ. Ce fut l'arrêt de quelques semaines, les transformations nécessaires. Mais il n'apparaissait pas alors que dussent changer profondément les méthodes. On attendait.

Vint le rétablissement du front français, les quartiers d'hiver. Le front se stabilisait. Il fallait organiser une vie nouvelle à l'intérieur. On commença à prévoir... Dans le domaine du cinéma, comme dans les autres, des gens se trouvèrent en face d'une situation à laquelle il fallait faire face, régisseurs, directeurs, artistes. Avec l'industrie qui s'installait dans l'état de guerre, le ciné s'installa avec l'aide de ces gens qui virent dans une telle transformation une raison de faire fortune. Alors commencèrent à surgir de tous côtés, un grand nombre de firmes nouvelles. Les gens réclamaient des spectacles pour échapper à l'obsession triste désormais de la guerre. On tourna des films sentimentaux où apparaissaient le soldat valeureux à qui il était pardonné parce qu'il avait la croix de fer sur la poitrine, la jeune infirmière, etc...

La Nordische devenait à l'occasion de ces événements la plus puissante des Sociétés cinématographiques, et achevait d'absorber l'Union même.

Commença ensuite l'époque des fortunes nouvelles, nées du massacre. Une soif de jouir s'empara de la foule. Jamais tant de gens n'avaient remué tant d'argent. On commençait en même temps, par ailleurs, à se restreindre. On eut faim de plaisirs comme on commençait déjà à avoir faim de bien des choses. Les sauvages (chez nous, on dit les nouveaux riches), éprouvèrent comme tant d'autres le désir de tourner. Ce fut une éclosion nouvelle de sociétés peu intéressantes pour la plupart, parce que sans grandes garanties commerciales, sans possibilité de réalisations étendues, et sans idéal. Au dessus de ce désordre, Bioskop et la Nordische restaient seules, sûres, puissantes, solides. Elles accaparaient les vedettes, les as de l'art. Reinhardt recevait 400.000 marks pour un seul film! Et la location coûtait déjà 2 marks 50 le mètre. Le temps était loin du Navire Céleste et du Paillasse dansant de Rylandre à 1 mark! Les salles combles faisaient des recettes prodigieuses.

C'était la richesse dans la cohue artistique. Comme il était interdit de construire de nouvelles salles, on aménagea des salles existantes et, dans toutes les villes d'Allemagne il y eut des théâtres-cinématographiques confortables, vastes et aérés, à la satisfaction des bourgeois, des ouvriers et des soldats.

Jusqu'alors, il ne semble pas qu'on ait beaucoup songé à utiliser le cinéma pour la propagande pangermaniste. Ça et là avaient bien paru quelques films dits de guerre, mais sans développement particulier. On en était à l'époque du film policier. Joë May créait Joë Deebs et Emmanuel Reichert, Stuart Weebs, avec le concours de Nia May et de Stella Harf.

Mais une telle force mouvante et perdue ne devait pas échapper à ceux qui, déjà, songeaient au besoin de tout mettre en œuvre pour sauver les destinées de l'Allemagne. On saisit tout l'intérêt qu'il y aurait à capter ces forces éparpillées. Et voyant ce qui se faisait chez les alliés, surtout en Amérique, il vint à l'esprit des grandes puissances industrielles, financières et politiques de l'Allemagne de rassembler ces forces dans leur poigne et d'en faire quelque chose de nouveau, une arme à leur service, au service du Vaterland. Un essai les pressa d'agir : c'était l'époque où on donnait chez les alliés L'Invasion des Etats-Unis. Ils se procurèrent ce film et l'utilisèrent contre nous en retournant

l'argument. Obligatoirement, il fut donné dans toute l'Empire et on disait : « Voilà comment on fausse l'esprit de nos ennemis ! Voilà comment on nous montre aux yeux de ces foules ! voilà comment les gouvernements trompent leurs peuples ! » C'était déjà là l'intention officielle. Ce devait devenir bientôt, et peu à peu, l'emprise complète, absolue.

Pour aboutir à ce résultat, on vit loin. On créa d'abord, à Berlin, la *B. U. F. A.*, quelque chose comme notre *Service Cinématographique de l'Armée*, dépendant du Ministère de la Guerre, mais avec un but plus large, plus étendu. Ce service n'était pas, en effet, seulement chargé de tourner sur le front des scènes destinées à exalter le sentiment patriotique des foules de l'arrière, mais aussi à donner des représentations aux soldats. On créa 500 théâtres sur le front occidental et 300 sur les fronts orientaux. Ceci n'intéressait que les armées et la propagande. Ce n'était pas assez. Le premier geste était fait qui allait provoquer le second.

Krupp, les grandes banques, des personnages de la haute société pangermaniste, des officiels fondèrent en 1917 l'*U. F. A.* au capital de 25 millions de marks. C'était la toute-puissance financière surgie en face d'une quantité de petites maisons aux lendemains incertains, de grandes sociétés ébranlées par la surenchère, la concurrence, la course aux millions qui les poussait vers l'impasse... En trois semaines, l'*U. F. A.* dévora, on peut le dire, tout ce qui existait de petites affaires intéressantes. Elle engloba dans son organisation la *B. U. F. A.* Et la *Nordische Films* elle-même, la plus remarquable de toutes les maisons allemandes, la plus puissante, se laissa également absorber. Il ne restait plus devant l'*U. F. A.* que la *Bioskop*, qui malgré ses résistances était également destinée à être mangée par l'Ogre cinématographique. Telle était la situation en Allemagne en novembre dernier, quand fut signée l'armistice.

Il est probable que ce système s'est écroulé dans la défaite, comme s'est écroulé tout le reste. Mais il est remarquable de suivre une telle évolution, de pénétrer une si vivante histoire. On voit comment, de commerce libre qu'il était avant la guerre, il devint peu à peu quelque chose comme un service d'empire entre les mains des potentats politiques et financiers de l'Allemagne. Et c'était bien là, avant tout, la chose qui importait. Et c'est pourquoi il ne semble pas que l'art cinématographique ait marqué de sensibles progrès au cours de ces temps.

Certes on avait poursuivi des recherches pour tout ce qui concerne la mise en scène, les décors, la perfection des rythmes, des ensembles. Des régisseurs comme Richard Oswald, William Kahn, Eichberg, Meinhert, Max Meck, semblent avoir réalisé certaines améliorations notables en se spécialisant tout à fait dans un genre. Des films comme *Que la lumière soit !* Fernand Lassalle, *Homunculus*, avec Olaf Fonss, sont parvenus à atteindre à un degré d'art certain et peu vulgaire. Et surtout, le ciné fut défendu par toute une phalange d'artistes spécialisés et dont les recherches aboutirent souvent à des résultats remarquables. Il était loin et oublié le temps où Asta Nielsen était considérée comme le *star* féminin ? Henny Porten, Ellen Richter, Lotte Neumann, Aud Egede Nisen, Hella Moya, Wanda Treumann, étaient devenues les grandes étoiles, admirées et recherchées, et partageaient la gloire avec des hommes

comme Friedrich Zelnich et Bernd Aldor, qui touchaient 150.000 marks par film. Mais vraiment, on ne peut pas dire que pendant toute cette période on ait été dirigé par le besoin de perfection, par l'idéal artistique. A peine si l'on remarque une tentative des *Films Opera* pour réaliser une sorte de synthèse théâtrale en cinéma, tentative qui d'ailleurs échoua.

Les journaux spéciaux, *Le Film*, *Le Cinématographe*, ne font que donner la publicité qu'on leur paie largement sans se soucier autrement des destinées de leur art.

C'est pourquoi, dans Strasbourg retrouvé, où les cinémas ont rouvert leurs portes, je déplore la qualité des pauvres films français qu'on y donne. Cependant, il y a de belles salles, parfaitement aménagées, beaucoup de bonnes volontés, et surtout, oh surtout ! une foule admirable et sympathique qui se sent digne d'autre chose, qui réclame de la beauté, et de la beauté française, une foule ouverte, loyale et libre qui a soif d'admirer un peu d'idéal venu de France.

On connaît vraiment bien peu encore l'âme alsacienne. On ne sait pas, car elle avait pris l'habitude de se fermer à ses maîtres, ce qu'elle retient encore d'élan, de confiance, d'enthousiasme, de vertu, d'idéal. Oh ! comme derrière le commerçant, l'industriel, l'artisan absorbés, semble-t-il, complètement par leur souci précis des affaires, la vie quotidienne, on découvre vite un esprit merveilleux qui s'est déjà ouvert au meilleur de nous-mêmes, qui sait nos maîtres par cœur, a lu Rimbaud, Verhaeren, Claudel, en un sublime désordre, et les critique et les admire !

Que l'on donne enfin à l'Alsace les films dont elle est digne, le meilleur de la production française. Notre génie y trouvera sa récompense. Nous traitons vraiment trop l'Alsace comme une enfant chère et jolie à qui on a tout à apprendre. L'Alsace n'a pas tout à apprendre. Elle *sait* déjà. Elle *sait* depuis longtemps, et cela est un secret sublime qu'elle a trop gardé et dont elle voudrait se délivrer comme d'un avertissement. Offrons le meilleur de nous-mêmes à ce cœur qui s'ouvrira peu à peu à nos yeux émerveillés comme un magnifique livre d'images, comme un poème de la belle France, clair, profond, vif et joyeux.

Léon MOUSSIMA.

Retenez dès à présent notre

Numéro de Pâques

qui paraîtra en Avril

avec plus de 100 pages et de nombreux clichés inédits pour trois francs.



AGENCE GÉNÉRALE



CINÉMATOGRAPHIQUE

.....

SANS PITIÉ

Grand Film Français en 4 épisodes
tiré du célèbre roman de Georges Maldague
par Félix LEONNEC

interprété par MM. Louis RAVET et Maurice VARNY
de la Comédie-Française

Pierre DELMONDE et Camere GRASSO

Mmes Zina BROZIA, de l'Opéra, DE BETZ, du Gymnase
Paulette GRAZIA

PARAITRA

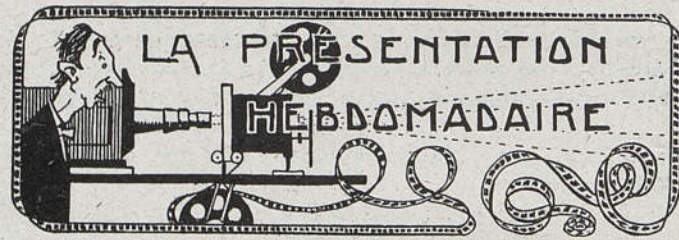
en Feuilleton quotidien
à partir du 11 avril
dans le nouveau Journal
L'ORDRE PUBLIC

dans les Cinémas
à partir du
18 AVRIL

Exploitants !

Voulez-vous gagner de l'argent
en amusant votre clientèle par
la PUBLI-CINÉ.

Ecrivez-nous.



Lundi 10 Mars, au Gaumont-Théâtre, à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 7 Mars

Gaumont-Actualités n° 10, 200 mètres environ.

Livable le 4 Avril

Tih-Minh, « Gaumont », 9^e épisode : *La branche de Salut*, grand ciné-roman d'aventures de MM. Louis Feuillade et Georges Le Faure, affiches, photos, 720 mètres.

Chonchette, « Film Ambrosio, Excluserité Gaumont », comédie dramatique, d'après le célèbre roman de Marcel Prévost, de l'Académie Française, affiches, photos, 1.300 m.

L'Amour à la vapeur, « Comédies Christies, Excluserité Gaumont », comédie comique, affiche, photos, 300 m.

Livable le 11 Avril

Tih-Minh, « Gaumont », 10^e épisode : *Mercredi 13*, grand ciné-roman d'aventures de MM. Louis Feuillade et Georges Le Faure, affiches, photos, 720 mètres.

L'Île du Salut, « Film Fairbanks Corporation, Excluserité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie dramatique interprétée par Douglas Fairbanks, affiches, photos, 1.330 mètres.

* *

Lundi 10 Mars, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livable le 11 Avril

Bougie et le cap Carbon, « A. G. C. », plein air, 140 mètres.

Un Homme du Far-West, « A. G. C. », comédie interprétée par Franklin Farnum, 1.460 mètres.

Andoche a le sourire, « A. G. C. », comique, 400 m.

La Bague fatale, « A. G. C. », drame en cinq parties interprété par Carmel Meyers, 1.460 mètres.

L'Orateur de la ferme, « A. G. C. », vue à trucs, 190 mètres.

La Rédemption de Rio Jim, « A. G. C. », drame du Far West en 2 parties, interprété par William Hart.

Le bandit Rio Jim et son ami Dudlen font la terreur du petit village d'Appleton, dont le shérif a promis une récompense pour la capture du héros. Avec son audace inouïe, Rio Jim arrête les diligences et détrouse leurs voyageurs. Mais son ami, qui aime la femme de Rio Jim, trahit le bandit en dévoilant sa cachette.

Au moment où la troupe du shérif arrive à la cabane pour se saisir de Rio Jim, celui-ci, sur les supplications de sa femme, vient de décider de changer sa vie et de partir au Mexique, où il tentera une plus honnête destinée. Mais traqué, il est forcé malgré lui de reprendre la lutte contre la police, et quitte son rancho, poursuivi par les hommes du shérif.

La femme de Rio Jim se trouve face à face dans le rancho avec Dudlen, qui prétend qu'il est inutile pour elle d'essayer de résister, son mari étant entre les mains du shérif. Mais la courageuse femme tente cependant une résistance désespérée — et dont elle est récompensée, puisque Dudlen tombe soudain, frappé à mort par une balle qui vient du dehors. En effet, Rio Jim, toujours pourchassé, s'est dirigé vers la cabane pour y retrouver sa femme, et les policiers le croyant entré à l'intérieur de la maison, ont tiré de loin, tuant celui qui avait voulu leur livrer le bandit. Rio Jim, qui survient alors, part avec sa femme vers la frontière.

Quand le shérif arrive à la cabane, il trouve le cadavre du traître et une lettre, écrite par la femme de Rio Jim, l'avertissant de la résolution de son mari. Pensant qu'un tel homme ne faillira pas à sa parole, il abandonne la poursuite.

Cependant, Rio Jim et sa femme parviennent à la frontière mexicaine, où ils vont chercher dans une vie meilleure, une plus heureuse destinée.

* *

Lundi 10 Mars, à Majestic, à 14 heures

CINÉ-LOCATION-ECLIPSE

Livable le 11 Avril

Les Sommets de Lombardie, « Eclipse », documentaire, 130 mètres.

Baptiste et Benoît, « Triangle », comique, 570 mètres.

L'Automne de l'amour, « Tiber Film », interprété par la belle Otero, 1.420 mètres.

* *

Mardi 11 Mars, à 10 heures, au Pathé-Palace

32, boulevard des Italiens

PATHÉ

Programme n° 15

Livable le 11 Avril

Le Fils de Monsieur Ledoux, S. C. A. G. L., drame interprété par Krauss et Line Jalabert, 2 affiches, 1.400 m.

La Reine des Poupées, « Pathé », scène interprétée par Marie Osborne, affiche, 900 mètres.

Séville pittoresque, « PathécOLOR », coloris, 140 m.

Pathé-Journal, 200 mètres.

ANNALES DE LA GUERRE

Salonique

Une procession à l'occasion de la bénédiction de la mer. Quelques villes balkaniques pendant l'occupation française.

Sofia

Le général Chrétien commandant les troupes d'occupation.

La Sobranie

L'Eglise Sainte Sophie.

Philippopoli

Le marché.

Andrinople

Le poste frontière bulgaro-turc. Les troupes françaises en Roumanie.

Jassy

Le général Berthelot entouré des officiers généraux roumains, assiste au défilé des troupes françaises. Enterrement du général Laffont, attaché militaire français en Roumanie.

Arad

Réception du général Berthelot par des Roumains de Transylvanie.

Bistritza

Cherla

Le général acclamé par la foule. Chants nationaux.

Sibin

Le général assiste à un défilé de populations venues acclamer la France et demander leur rattachement à la Roumanie.

Mardi 11 Mars, à 2 heures, 21, rue de l'Entrepôt
(Siège de la Chambre Syndicale Cinématographique)

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Les Etablissements L. Aubert ont l'avantage d'informer Messieurs les Directeurs, qu'en raison du mardi-gras la présentation du 4 mars a été reportée au mardi 11 mars C. S. F. C., 21, rue de l'Entrepôt.

Les premières visions des exclusivités L. Aubert auront lieu désormais à la salle de projection précitée, le mardi de chaque semaine à 2 heures.

* *

Mercredi 12 Mars, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSENHOVEN

Livable le 28 Mars

Le Piège, « Broadwest », comédie dramatique, scénario de Percy Gordon Holmes, interprété par Violette Hopson, 1.750 mètres.

La Riviera italienne, « Albion », plein air, 163 mètres.

* *

Samedi 15 Mars 1919, à 2 h. 1/2, 21, rue de l'Entrepôt

Chambre Syndicale de la Cinématographie

FILMUS-LOCATION

L'Enfant d'occasion, « Cosmos Corporation », comédie sentimentale, 2 affiches, 1.450 mètres.

ÉCHOS ❁ INFORMATIONS ❁ COMMUNIQUÉS

Disparition de film

Une bande en cinq bobines, *Les Sirenes de la mer*, que M. Thomas, à Nancy, certifie avoir remis au service rapide le 27 janvier 1919, n'est jamais arrivée à Paris.

Les personnes qui pourraient donner des indications sont priées de renseigner les Etablissements L. Van Goitsenhoven, 10, rue de Chateaudun, Paris.

Nantes

Cinéma-Palace. — *Le Phalène bleu*, comédie en quatre parties; *Charlot fait une Cure*, comique; le deuxième épisode de *Mademoiselle de Monte-Cristo*.

Omnia Dobrée. — *L'Ascension de la Kébuchaise*, voyage; *Charlot fait une Cure*, comique; *Frivolités*, comédie dramatique; *L'Exilée*, quatrième épisode de *Ames de Fous*; *L'on revient toujours*, comédie; Chansons filmées; *Come Darling* et *Enfin*, chantées par Mlle Nérally.

Cinéma Music-Hall Apollo. — Step and Bar, deux comiques; Gibson, comique, dans sa cocasserie inimitable;

Mlle Edmée Desbrée, danseuse. Cinéma varié.

Select. — Attractions : La Criolla, chanteuse; Laurent, fin diseur; les chansons filmées : *Enfin*, petit chef-d'œuvre patriotique et *Come Darling*.

Cinéma : *Chambre à part*, vaudeville en trois parties; *Coutrage de Femmes*, comédie dramatique; *Une Nuit mouvementée*, comique.

Américain Cosmograph. — *La Maison de la Haine*, Marie Osborne au Far-West, comédie; *L'Etoile du Sud*, grande scène d'aventures tirée du célèbre roman de Jules Verne. Plusieurs vues de plein-air et documentaires.

Tunis

Cinéma - Palace. — Ce superbe Ciné-Palace Music-Hall voit son succès grandir de jour en jour. L'éclectisme des programmes, le choix artistique autant que judicieux des films projetés, explique son grand succès. Cette semaine au cinéma : *Le Refuge*, d'après la comédie de Dario Nicodemi, avec Léda Gys. Dans ce film superbe en tout

point, on ne peut que louer les excellents protagonistes et citer l'admirable mise en scène de la Polifilm, une nouvelle maison et la superbe photographie.

Au Music-Hall. — Fifi Tambour, prodige; Jane Ritz, diseuse; Linette Marlys, diseuse; Maxima, comique; Rosel, imitateur de Mayol, Les Villé-Regis, duettistes à transformations. Prochainement : *La Tosca*.

Aux Variétés. — Cette semaine : *M'Amour*, d'après la pièce de MM. Paul Bilhaud et Hennequin, avec Rudolphi et Suzanne Armelle; *Ame de Juge*, *Cœur de Père*, film Gaumont, par Olga Petrova.

Au Cinéma Nunez. — Reprise des films Pathé après une courte absence. Représentations organisées par le Touring Club de France : *Les Tanks de la Victoire*, *Leur Kultur*, *La Flotte de l'Oncle Sam*, etc.

A l'Omnia Pathé. — *La Comtesse Arsenia*, avec Diana Karenne; *Le Domino Rouge*, Bouclette, *Le Démon du Logis*.

UNE GRANDE DATE
dans l'Histoire du Cinéma
UN GRAND FILM

*Mis en Scène par un Français
et tourné par des Français*

CHRISTOPHE COLOMB

S. A. M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare, 10

PARIS